

Après une halte de quelques minutes, le temps de prendre une bouchée sous le ponce, il est le premier à dire "Allons, en route, rendons-nous." Cette fois, c'est Dulac qui suit le convoi, Duhamel et moi, nous prenons du champ sur eux.

Cependant, de distance en distance, nous nous arrêtons pour contempler la majesté de la forêt. Nous ne nous laissons pas de dire : "que c'est beau ! que c'est riche ! que c'est grand."

Nous ne tardons pas à croiser le nouveau chemin que M. Vannier fait ouvrir, depuis le moulin jusqu'au rang Saint-Antoine, en faisant un raccourci de cinq milles sur le chemin de sucrerie que nous avons suivi jusque là. La nouvelle route mesure trente-six pieds de largeur. Les arbres sont coupés dans leur racine à ras de terre. Chaque côté du chemin, sont rangés les billots, le bois de longueur, qui s'y trouvent de bonne qualité et en grande quantité. Quarante hommes, placés sous les ordres de M. Gilbert dont l'habileté, la capacité, égalent la force et l'énergie, poursuivent activement l'exécution de ces importants travaux.

Enfin, il est huit heures du soir, lorsque nous débouchons de la forêt, en face du moulin, du lac et du petit village de Metgermette, où nos amis ne nous rejoignirent que deux heures après.

Nous reçûmes la plus large, la plus cordiale hospitalité de M. Lachance Marquette, commis de M. Vannier. "*Make yourselves at home,*" nous dit-il en mettant sa maison à notre disposition.

Prompts au lit, nous ne faisons qu'un somme, de onze heures du soir au lendemain.

De bonne heure nous nous éveillons aux rugissements du moulin, du monstre, qui broie les géants de la forêt à belles dents d'acier.

Nous visitons le village, nous allons saluer Mesdames Boutet, Le-

Breton et Bondoux, les premières colonnes de l'établissement. Mes dames Boutet et Bondoux ont des maisons *modèles*, en ce sens qu'on s'en servira comme de modèle pour construire les autres maisons du village. Elles mesurent 24 à 18 pieds avec 9 pieds de carré, 4 fenêtres au rez-de-chaussée, 2 autres au grenier, et une porte solide à panneaux. Partout, nous sommes accueillis avec cet empressement délicat, ces attentions, ce tact qui dénotent une bonne éducation.

M. Boutet est un menuisier habile, une main d'artiste dans son métier, M. Bondoux, un mécanicien de première force. M. LeBreton, lui, ne s'occupe que de défrichements. Il est véritablement le premier colon de Metgermette. Déjà, aidé de sa femme intrépide, qui manie la hache et la serpe, à côté de son mari, comme les françaises d'autrefois qui furent nos ancêtres, il a défriché douze arpents de terre, dont une partie parfaitement nettoyée est en pleine culture. Grâce à lui, le jour de Pâques, cette année, on mangeait des radis et de la laitue dans la forêt de Metgermette. Haricots, pommes de terre, oignons, choux, raves et radis, tout pousse à ravir sous ses soins intelligents. N'a-t-il pas osé semé des salsifis, et même des artichauts, et sur ses grands dieux il m'a bien juré qu'il les amènerait à maturité. J'aime à le croire. Un pareil courage nous force autant à la foi qu'à l'admiration.

À côté de M. LeBreton, un autre français, hélas ! célibataire, travaille avec une énergie d'autant plus admirable qu'elle n'est pas stimulée par le regard et les bonnes paroles d'une femme, d'une compagne aimable et dévouée, comme les autres colons, ses compatriotes, ont l'avantage d'en avoir—je veux parler du brave M. Dumain.

Il y a, à Metgermette, une vingtaine de bâtiments déjà construits.